

## Compte-rendu de voyage : Népal, février/mars 2012

par Stefanie Christmann

*Stefanie Christmann, présidente d'Esel-Initiative, a passé plusieurs semaines au Népal pour mettre en oeuvre le projet dans le Langtang. Afin de réduire les effets de son vol sur le climat, elle a fait un don sur le site [www.atmosfair.de](http://www.atmosfair.de). Stefanie a personnellement financé toutes ses dépenses de voyage.*

Il existe malheureusement dans le Langtang de nombreuses mères célibataires comme **Passang D.** A 32 ans, cette veuve est endettée à hauteur de 600 000 roupies (6 000 €), dépensés en frais médicaux pour le traitement de son mari aujourd'hui décédé. Pour payer l'enterrement, elle a aussi dû vendre son lopin de terre. Ensuite, elle a dû quitter la maison de sa belle famille, qui revient au fils suivant.

Actuellement, Passang vit avec ses 4 enfants âgés de 7 mois à 10 ans (les 3 fils aînés allant à l'école) ainsi qu'avec ses parents, dans une petite pièce faite d'une cheminée et de quelques planches des bois à même le sol. Elle sait qu'à la mort de ses parents, elle sera à nouveau sans abri.

Il devient de plus en plus dur de nourrir ses enfants depuis qu'elle a dû vendre sa terre. Elle se bat pour joindre les deux bouts en préparant du Raksi (boisson alcoolisée proche du saké) : « Sans l'aide de mes parents, je serais incapable de donner à manger à mes enfants. Dès que le bébé sera un peu plus grand, je devrai retrouver un emploi de journalière. ».

Elle a reçu une vache locale avec son veau et la vache est à nouveau pleine. « Je garde le lait pour mes enfants et j'utilise la bouse pour fertiliser la terre, où mes parents font pousser des pommes de terre pour nous. »

Même lorsque les veuves ont la possibilité de rester dans la maison de leur mari, les conditions de vie restent difficiles, avec le poids des dettes liées à l'enterrement et les nombreux enfants à nourrir et vêtir. Construire sa maison coûte très cher dans le Langtang car le bois vient de loin. La région est un parc national, principalement pour la protection du panda rouge. Pour les habitants, cela signifie qu'il est interdit de couper des arbres et de chasser. Les singes et les verrats bénéficient de la même protection que le panda rouge et le léopard des neiges. De jour, les singes volent la récolte ; la nuit, les verrats ravagent les champs.

Malgré ces difficultés, **Karmu G.**, 39 ans, mère d'une fille à l'école primaire, est parvenue à construire sa demeure en huit mois, après avoir reçu une vache. Karmu a été abandonnée par son mari et est retournée vivre chez ses parents. Après avoir reçu la vache, elle a emprunté de l'argent et utilisé les murs de deux maisons voisines pour construire la sienne, un local de 6 m<sup>2</sup> où elle a démarré une production de Raksi à grande échelle. Elle a également loué un terrain puisqu'elle produit maintenant du fumier.

**Mlang D.**, mère de 4 enfants de 5 à 12 ans, a dû retourner chez ses parents pour survivre après la mort de son mari. Mais en recevant une vache, elle a pu subvenir à ses besoins et se réinstaller dans sa maison

avec ses enfants.

Au printemps 2011, Sahayog a alloué 2 naks, 44 vaches et 44 buffles d'eau dans le Langtang. Les villages sont très petits (la plupart comptent 5 à 7 maisons) et disséminés dans les montagnes escarpées. Dans la zone de Chilime, le village principal consiste en 7 maisons seulement. Les membres de Sahayog n'ont pas ménagé leurs efforts, mais cela en valait la peine.

Dans le Langtang vivent de nombreux Tamangs, un peuple possédant une tradition culturelle unique. Par exemple, ils portent encore des vêtements tissés à la main à partir de laine de mouton. Les moutons et les bergers vivent dans les pâturages de montagne. Une organisation locale se charge de placer la plupart des enfants de jeunes femmes célibataires dans des orphelinats de Katmandou. Contrairement aux autres régions, le projet a donc ici essentiellement concerné des femmes veuves ou abandonnées avec 4 enfants ou plus.

De nombreux époux sont morts de maladies (surtout de tumeurs) ou ont chuté en travaillant sur la montagne ; d'autres ont été tués par les Maoïstes ; beaucoup ont quitté leur femme et leurs 4 ou 5 enfants pour épouser une femme plus jeune ailleurs. Les femmes nous ont affirmé que, bien heureusement, la traite humaine a diminué dans la région depuis que même les plus jeunes filles sont moins crédules face aux fausses promesses.

Dans la zone située sous les 2 200 mètres, on compte deux récoltes annuelles (haricots, pois, orge, pommes de terre, pois chiches, maïs, millet, également lentilles dans les régions plus basses). Ainsi les mères vivant dans les régions de vaches et de buffles d'eau peuvent travailler plus de 6 mois de l'année comme journalières.

Le salaire d'une journée de travail aux champs s'élève seulement à 50 à 100 roupies dans le Langtang : les femmes doivent accepter toutes sortes de travaux, quelle que soit leur difficulté. **Vishnu K.**, jeune veuve de 35 ans (4 enfants de moins de 12 ans), travaille comme un forçat sur des chantiers de construction, loin de chez elle, pour 300 roupies et pas de repas. Vishnu a reçu son buffle d'eau ainsi qu'un veau qu'elle prévoit de revendre dans deux ans pour 20 000 roupies. Actuellement, elle gagne 600 roupies par litre de beurre clarifié. Elle utilise la bouse pour son propre champ.

Les mères célibataires exercent aussi comme sherpas. C'est le cas de **Yokki T.**, veuve de 36 ans et mère de 4 filles âgées de 4 à 13 ans. Porter des charges de 30 kilos pendant 2 heures 30 de montée lui rapporte 200 roupies. **Yomend T.**, veuve de 38 ans avec deux enfants de moins de 5 ans, porte 40 kilos pour les treks, plusieurs fois par an et pendant des semaines, gagnant 200 à 250 roupies nets par jour. Mais les Chinois projetant de construire une route depuis la frontière jusqu'à Katmandou, même ces emplois deviennent rares. Nous pensons que d'ici quelques années, la plupart des hommes auront quitté

la région en raison du chômage. En conséquence, nous prévoyons de retourner dans le Langtang pour allouer de nouveaux animaux d'ici 4 à 5 ans.

Certaines femmes ont eu des idées brillantes pour créer des entreprises, comme **Diki S.**, 54 ans, qui n'est pas mariée et élève le fils de 7 ans de son frère décédé. La mère de l'enfant est aussi morte très jeune. Diki brasse du Raksi pour 25 roupies la bouteille. Grâce à ses revenus, elle voyage au-delà de la frontière tibétaine pour acheter en gros des biscuits et des bonbons, qu'elle revend devant l'école en petites quantités aux enfants de riches fermiers. Diki a reçu une vache qui pâture dans la montagne avec d'autres animaux. Bien qu'elle eut la possibilité de vendre le beurre 900 roupies le kilo au-delà de la frontière tibétaine, elle préfère en nourrir l'enfant : « Mon beurre est plus riche que tout. Depuis que j'ai la vache, je n'achète plus de beurre chinois. »

**Lakpa K.**, veuve de 43 ans, mère de 5 enfants de 2 à 13 ans dont 4 vont à l'école, a plusieurs sources de revenus : elle vend des tabliers tissés par ses soins (ce qui lui rapporte environ 6 000 roupies par an), brasse du Raksi et vend les œufs de ses quatre poules. Sa récolte a considérablement augmenté depuis qu'elle utilise le fumier de ses deux génisses et de son veau. Dans le futur, elle souhaite garder tous ses animaux pour produire du beurre.

Avant d'avoir sa vache, Lakpa cultivait sans fumier, limitant considérablement le volume de sa récolte. Toutes les femmes, et en particulier celles des zones à vaches, sont très satisfaites de disposer désormais de fumier. Beaucoup d'entre elles devaient auparavant emprunter du fumier puis le rembourser en donnant une partie de leur récolte convenue à l'avance. Sur des terres louées, 50 % des récoltes reviennent au propriétaire, ce qui signifie qu'il en reste très peu pour la mère célibataire.

De nombreuses mères louaient donc les vaches des riches fermiers pour leur fumier. Les mois où le fourrage se faisait plus rare, elles devaient nourrir les animaux et pouvaient garder le fumier. Mais toutes n'étaient pas en mesure de trouver une vache à louer dans les villages. **Nursi T.**, une veuve de 49 ans vivant à Gatlang et louant une vache dans le Gre, devait parcourir marcher pendant une journée pour aller chercher la vache. Au retour, il était épuisant et périlleux de guider l'animal dans les montagnes pentues. Beaucoup de mères nous ont fait part de cette difficulté à trouver une vache à louer pour produire du fumier.

Dans le Langtang, certaines femmes vivant au-delà de 2 000 mètres d'altitude amènent leurs vaches tout en haut pour l'accoupler à un yak. Cela leur coûte 1 000 roupies (alors que le taureau est gratuit). La progéniture en ligne directe se nomme dzos (pour les mâles) et dzomos (pour les femelles). Ils sont plus grands et plus puissants que les vaches ; les femelles produisent jusqu'à 2 litres d'un lait très gras (le prix

du lait étant fixé en fonction de la proportion de graisses). Un mâle adulte se vend 25 000 roupies ou se loue 500 roupies par jour pour labourer.

Les jeunes mères optent donc souvent pour ce type d'accouplement. Malgré tout, étant donné que les petits des dzos ne peuvent pas se reproduire, Sahayog les incite à engendrer d'abord un veau ou une génisse en accouplant leur vache avec un taureau, qui remplacera ensuite la vache.

Onze femmes venant de Helambu-Langtang, dont dix scolarisées pendant dix ans, ont suivi une formation de sage-femme et j'ai rencontré 7 **sages-femmes** au cours de mon voyage. Leur dévouement a été passionnant à observer. Une fois par mois, elles se rendent dans chaque village de leur zone pour recenser les femmes enceintes. Le temps et les efforts que ces sages-femmes consacrent à leur engagement volontaire sont remarquables. Elles expliquent aux femmes enceintes ce qu'elles doivent préparer en vue d'un accouchement sécurisé et stérile. Elles auscultent les mères et écoutent les battements de cœur du fœtus pour s'assurer que tout va bien et qu'un transfert à l'hôpital n'est pas nécessaire.

Pendant la grossesse, les sages-femmes signalent aussi les pratiques traditionnelles qui peuvent être inutiles ou blessantes, afin qu'aucun conflit n'émerge entre la parturiente et sa belle-mère, qui dans la plupart des cas sera présente lors de l'accouchement. Par exemple, le cordon ombilical est traditionnellement coupé après l'expulsion du placenta (avec un couteau de cuisine non stérilisé !); on met des gouttes d'huile dans les yeux, la bouche et les oreilles du nouveau-né; l'accouchement a lieu à proximité d'un feu de cheminée; on demande à la parturiente de manger beaucoup et de rester allongée, y compris pendant la délivrance. Par contraste, la position d'accouchement avec le dos relevé préconisée par les sages-femmes a été accueillie avec un grand soulagement.

Les sages-femmes emmagasinent également un précieux savoir-faire traditionnel et le transmettent au médecin via Sahayog. Si, par exemple, le placenta ne sort pas malgré le massage abdominal (le curetage ne se pratique pas, y compris dans les hôpitaux), les membres de la famille iront rechercher un crapaud bien particulier vivant dans les cours d'eau, qui sera ensuite bouilli et le bouillon bu par la mère. Selon l'expérience locale, cela permet une expulsion rapide du placenta.

En général, une sage-femme s'occupe de 6 ou 7 femmes en même temps, occasionnellement jusqu'à 15. La quasi-totalité des sages-femmes pratiquaient le volontariat avant d'être formées. Seule **Nima T.**, 36 ans, mère de 5 enfants, était déjà installée comme sage-femme. Néanmoins, son approche de l'accouchement a totalement changé depuis qu'elle a suivi la formation. Elle ne rendait jamais visite aux femmes pendant leur grossesse, alors que dorénavant elle leur consacre beaucoup de temps. Auparavant, elle donnait également peu d'importance aux saignements post-accouchement, maintenant

elle repasse plusieurs fois après la naissance et, en cas de saignement ou de forte fièvre, emmène immédiatement la femme à l'hôpital. Depuis leur formation à l'hôpital de Katmandou, les sages-femmes jouissent d'un profond respect et d'une bonne réputation dans les villages. **Beda. K.**, par exemple, ne se contente pas d'assister les naissances au village : on la convoque aussi à l'hôpital si une femme s'y présente pour accoucher.